

rons avoir du Cacao en Angleterre, & les autres ingrediens qui entrent en sa composition: à quoi je réponds que cela nous est aisé en trafiquant en Espagne, d'où nous en pouvons avoir aussi bien que d'autres marchandises. Et en ne le méprisant pas tant que nous avons fait ci-devant, aussi-bien que les Hollandois: car j'ai ouï dire aux Espagnols que lors qu'ils avoient pris un navire chargé de Cacao, n'y voyant rien autre chose de dépit ils jettoient toute cette marchandise en la mer, sans en considérer la valeur & la bonté, l'appellant en mauvais Espagnol, *Cagurata de Carnero*, c'est-à-dire des crottes de brebis.

C'est une des plus riches & des plus nécessaires marchandises des Indiens, & il n'y a rien qui enrichisse plus Chiapa que cela, où l'on apporte de Mexique & d'autres endroits quantité de sacs de patagons, seulement pour avoir de ces Cagurata de Carnero, ou crottes de brebis.

L'autre breuvage dont on fert dans les Indes s'appelle Atolle, dont je ne dirai qu'un mot, parce que je sçai qu'on ne peut pas s'en servir en ce pais-ici.

C'étoit le breuvage des anciens Indiens, qui est comme une bouillie assez épaisse qu'on fait avec la fleur de la farine de Mahis après que le son en est séparé; mais ce breuvage est venteux & mélancolique.

Les femmes Indiennes en apportent ordinairement de tout chaud en des pots pour vendre au marché, où les écoliers Crioles en vont boire publiquement, comme l'on va au cabaret en ce pais-ci pour boire du vin, & quand il est assaisonné avec un peu de Chilé

ou.

ou de poivre long ils le trouvent beaucoup meilleur.

Mais les Religieuses & les Dames de ce pais-là ont trouvé l'invention d'y mêler de la canelle, des eaux de senteur, de l'ambre ou du musc, & quantité de sucre, & en cette maniere il devient plus fort & plus nourrissant, & les Médecins l'ordonnent à ceux qui sont foibles & attenués, comme on fait le lait d'amandes dans l'Europe.

Mais parce que l'on n'en a jamais vû ni goûté en Angleterre, je n'en dirai pas davantage; & afin de n'employer pas inutilement ma plume, je m'avancerai vers Guatimala qui a été comme ma seconde partie.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE XX.

*L'Auteur part de la ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la description des lieux principaux qui sont sur le chemin.*

**L**E temps étant venu que je devois partir de la ville de Chiapa, je pris occasion de dire adieu de bonne heure à tous mes meilleurs amis dont j'avois enseigné les enfans, qui me témoignèrent beaucoup de bonté & d'amitié, à la réserve de la Dona Magdalena de Morales, de laquelle je n'attendois aucun present, ni ne souhaitois lui dire adieu.

Mais entre tous la femme du Gouverneur me témoigna une générosité tout-à-fait grande: car elle m'envoya plusieurs boîtes de

N 4

Cho

Chocolate parfumé, & une autre boîte fort grande où il y avoit de quatre sortes de conserves qui étoient toutes dorées par dessus, outre quantité de massépains & de biscuits, & avec cela une douzaine de piaftres de huit dans un mouchoir, qui étoit un présent plutôt digne d'être fait à un homme de qualité qu'à un pauvre Religieux mendiant.

Dom Melchior de Velasco la surpassa encore, mais j'entens en paroles & en complimens: car pour ce qui est des effets lui & tous les autres Crioles n'aprochent pas de la générosité des naturels Espagnols.

La première ville où j'arrivai fut à Theopixca à six lieues de Chiapa, qui est une belle & grande ville d'Indiens, qui après ceux de l'autre Chiapa sont estimez les plus adroits à monter à cheval.

Ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, est l'Eglise qui est grande & bien bâtie, où il y a aussi une fort bonne musique.

Le Vicairé ou Curé de ce lieu-là étoit un Religieux Criole, nommé frere Pierre Martir, qui ne nous pouvoit souffrir le Prieur ni moi: mais qui ne laissa pas néanmoins de me témoigner en aparence beaucoup de civilité, & de me bien régaler pendant deux jours, sachant bien le pouvoir que j'avois auprès du Prieur.

Comme j'étois ennuyé de ses complimens que je sçavois bien n'être pas trop sinceres, mais pleins de dissimulation, je pris congé de lui le troisième jour; mais il ne voulut pas me quitter, & me voulut accompagner jusqu'à Comitlan, où j'étois invité par le Prieur de ce Couvent-là qui étoit un François nommé frere

frere Thomas Rocolan, qui se trouvant seul entre les Espagnols, parce qu'il n'y avoit que lui & moi d'étrangers en tout ce Pais-là, desiroit avoir ma connoissance & lier amitié avec moi.

Pour la commencer il vint au devant de moi jusques à la moitié du chemin avec plusieurs Indiens qui étoient à cheval, ayant fait préparer un lieu propre pour nous reposer, & où nous pûssions nous entretenir quelque temps pendant qu'on nous accommoderoit du Chocolate & d'autres rafraîchissemens.

Mais le Criole Pierre Martir n'étoit pas peu jaloux de voir que l'on me faisoit tant de caresses en ce pays là, comme je l'appris ensuite dans le Couvent; quoi qu'il me fit beaucoup plus de complimens que ce bon François; aussi sçavois-je bien qu'il y avoit une grande différence entre ses paroles pleines de dissimulation, & la sincérité des intentions de cet ami.

Je demurai huit jours entiers à Comitlan, pendant lesquels je me promenai avec le Prieur dans les bourgs des Indiens, & au bas la montagne dans la vallée de Capanabastla, où je me divertis agréablement avec les Religieux & les Indiens qui me régalerent à la mode de ce pays-là, où je puis dire que l'on est bien plus sçavant en la science d'Epicure qu'en Angleterre ni en aucun endroit de l'Europe, & les Espagnols mêmes avoient qu'ils ont appris des Indiens plusieurs manieres d'apprêter les viandes & faire des festins; qu'ils ignoroient avant la conquête des Indes.

Après que les huit jours furent passés, le Prieur François me conduisit à Izquintenan-  
go,

go, pour me faire pourvoir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour passer les montagnes Cuchumatlanes.

Cette ville comme j'ai dit ci-devant, est située presque au bout de la vallée de Capanabattla, & à deux lieues de Cuchumatlanes.

C'est une des plus jolies villes d'Indiens qui soient dans toute la Province de Chiapa, & qui est très-riche, tant à cause de la quantité de coton qui s'y recueille, que particulièrement par sa situation : car comme elle est sur le chemin de Guatimala, tous les marchands du païs qui trafiquent avec leurs mulets de ce côté-là passent par cette ville, où ils vendent des marchandises & en achètent d'autres, & ainsi l'enrichissent par l'argent qu'ils y apportent avec les marchandises des Païs plus éloignez.

Il y a une grande quantité de fruits, & particulièrement de celui que les Espagnols appellent Pinas ou Ananas, parce qu'il ressemble à la pomme de pin.

Elle est bâtie sur le bord de cette grande rivière qui passe à Chiapa des Indiens, & qui tire sa source proche des montagnes Cuchumatlanes; & néanmoins elle est fort large & profonde devant cette ville, en sorte qu'on ne la peut passer qu'en bateau.

Et parce que ce chemin est fort fréquenté, particulièrement par ceux qui conduisent des troupeaux de mulets, chaque troupeau étant d'ordinaire de cinquante ou soixante; ce passage qui est occupé jour & nuit donne un revenu considérable tous les ans à la ville, parce que les Indiens outre le bac ou bateau qui

sert

sert au passage, en ont fait plusieurs autres petits pour monter & descendre sur la rivière.

Comme le Prieur de Comitlan m'eût conduit en ce lieu-là, nous y trouvâmes le Vicaire avec les principaux Indiens de la plupart des canots dans lesquels étoient les enfans de Chœur qui chantoient devant nous pendant que nous passions la rivière, & d'autres qui jouoient des trompettes & des hautbois.

Le Religieux qui demouroit en cette ville s'appelloit frere Jérôme de Guevara, qui étoit petit de corps, mais qui étoit grand en sa manière de vivre, comme il fit voir par la grande quantité de chair & de poisson qu'il avoit fait acheter pour nous régaler.

Il faisoit aussi une si exacte profession de la pauvreté, que depuis douze ans qu'il demouroit en cette ville-là il n'avoit pu amasser que six mille ducats, qu'il envoya à la Cour de Madrid pour obtenir l'Evêché de Chiapa, qu'il n'eût pourtant pas alors; mais comme il étoit assez riche pour faire une seconde tentative, lors que je partis de ce Païs-là l'on me dit qu'on le lui avoit accordé.

Après qu'il nous eut bien régaler pendant deux jours, lui & le prieur de Comitlan employèrent leur autorité pour me faire bien accompagner par les Indiens jusques à la première ville ou bourg des Cuchumatlanes.

L'on me donna un mulet pour porter mon lit, qu'on a accoutumé de porter en ces païs-là dans des coffres de cuir qu'on nomme Petacas; un autre Indien pour porter ma Potaquilla où étoit mon Chocolat & toutes les choses nécessaires pour le faire; & trois autres

tres

tres Indiens pour me servir de guides & marcher devant & derriere moi, à qui je ne devois rien donner qu'un verre de Chocolate sur le chemin ou à la fin de la journée, parce que la coûtume étoit de ne rien payer, & dont ils me voulurent bien donner avis, voyant que j'étois encore novice en la maniere de vivre de ce pais-là.

Ce fut-là que je pris congé de ce bon François, qui me continua pourtant toujours depuis son amitié par le commerce fréquent de ses lettres pendant que je demeurai à Guatimala; & que je dis aussi adieu au petit, mais ambitieux Guevara, qui m'avertit que je ne devois pas attendre d'être régalé de personne en ami, qu'après avoir passé les montagnes Cuchumatlanes, & être arrivé à Sacapula qui étoit à quatre lieues de-là, mais que je pourrois demander aux Indiens tout ce que j'aurois besoin, & me faire apporter tout ce que je voudrois manger sans rien payer, pourvû que j'écrivisse ma dépense dans le registre public.

De cette maniere je quittai mes amis fâché de me voir tout seul sans avoir d'autre compagnie que des Indiens que je ne connoissois point, laissant une belle & agréable vallée derriere, & ne voyant rien devant moi que des montagnes hautes & fâcheuses à monter, sans espoir de quatre ou cinq jours de voir aucuns Religieux de mon Ordre.

De sorte que je souhaitois être encore en la compagnie de Melendez & de mes autres amis, lors que nous nous consolions les uns les autres sur la montagne & les rochers de Maquilapa, néanmoins ayant re-

pris

pris courage je me disposai à tout événement.

Quoi que les montagnes me parussent fort hautes de loin, néanmoins comme j'avançois je trouvai le chemin aisé & commode, & rencontrois de fois à autre des troupeaux de mulets, ce qui ne me donnoit pas peu de courage pour poursuivre mon voyage, considerant que si ces mulets qui portoient de si pesans fardeaux passoient bien sur ces montagnes, qu'à plus forte raison ma mule le pourroit faire, qui n'avoit d'autre charge que moi qui étoit fort legere au prix de la leur, & de plus qu'il y avoit des villages où je pouvois m'arrêter pour me reposer tous les soirs.

Plus j'allois en avant & plus je trouvois le chemin large & aisé; il n'y avoit que la pluye & la fange qui m'incommodoient, mais je ne les pouvois éviter, parce que c'étoit la fin de Septembre qui est la fin de l'Hyver en ce pais-là.

Le premier village où j'arrivai entre ces montagnes s'apelle Saint Martin, qui est petit n'y ayant qu'environ vingt maisons.

Je descendis dans la maison qui appartient aux Religieux de Saint François, quoi qu'ils y viennent fort peu souvent, où je fis appeler les Indiens qui ont accoustumé d'accompagner les voyageurs & passagers.

Je les trouvai fort traitables & fort civils, me disant que j'étois le bien venu, & m'apportèrent d'abord de l'eau chaude pour apaiser mon Choclate, dont je bus de bon cœur à leur santé, & en donnai aussi à boire à mes Indiens de Izquintango, qui furent bien

trait-

traitez avec leurs mulets sans qu'il en coûtât rien, la coutume étant dans tous les Villages qui sont sur cette route, de se traiter ainsi les uns les autres quand ils arrivent avec les Voyageurs.

Je pouvois me faire apporter à souper tout ce que j'aurois voulu; néanmoins je ne voulus qu'un Poulet pour être moins à charge aux pauvres Indiens; mais bien me prit d'avoir porté avec moi un flacon de vin; car je commençai à trouver que les montagnes des Cuchumatlanes étoient plus froides que la vallée de Capanabastla.

L'on fit mon lit dans une petite cabane de chaume, où quelques garçons Indiens couchèrent dans une autre séparation, pour se tenir près de moi, au cas que j'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit.

De sorte qu'après avoir choisi ceux qui me devoient conduire le lendemain jusques au prochain Village, & avoir congédié les Indiens qui m'avoient amené de Izquintenan-go, je m'en allai coucher dans mon lit, où je reposai aussi bien que si j'avois été en la compagnie de mes meilleurs amis.

Le lendemain étant accompagné de deux Indiens & d'un autre qui conduisoit mon bagage, je partis de ce lieu-là pour aller au premier Bourg ou Village, qu'on nomme le grand Cuchumatlan, parce qu'il est situé sur le plus haut de ces montagnes.

Sur le chemin les Indiens me montrèrent la source ou la fontaine d'où sort la grande rivière de Chiapa des Indiens, qui est la seule chose qui soit digne de remarque sur cette route.

Le

Le grand Cuchumatlan est un Village un peu plus grand que S. Martin, habité par des Indiens fort civils, qui étant accoutumés à voir tous les jours passer des Voyageurs, leur rendent aussi tous les bons offices dont ils sont capables.

Je fus reçu en ce lieu-là comme j'avois été le soir auparavant en l'autre Village, & trouvais ces pauvres Indiens tout prêts à me donner tout ce qui m'étoit nécessaire pour me conduire le jour suivant, & pour souper ce soir-là sans rien payer, en écrivant seulement mon nom & ma dépense, avec la date du jour & du mois, dans leur Registre public.

Ces pauvres misérables sont obligés à ces dépenses par l'ordre des Religieux & des Magistrats, quoi-qu'ils n'ayent qu'un Milpa de Mahis ou un petit champ de bled d'Inde avec du Chile pour s'entretenir toute l'année, avec ce que les Marchands & les Voyageurs leur donnent volontairement, qui la plupart du tems est fort peu de chose.

En partant delà pour aller au prochain Village, je ne voulus pas suivre le chemin ordinaire, parce qu'il falloit faire sept ou huit lieues sans trouver de quoi manger par le chemin, & parce aussi qu'étant à Chiapa & à Capanabastla l'on m'avoit dit qu'il y avoit une image miraculeuse de la Vierge entre ces montagnes, dans un Village d'Indiens nommé Chiantla que je me résolus de voir ce jour-là, parce que je ne me pouvois détourner en y allant qu'environ d'une lieue du droit chemin.

Quoi-que les chemins fussent fâcheux & rudes,

rudes, parce-qu'ils sont hors de la route ordinaire, j'arrivai pourtant sur le midi à Chiantla qui est un Village appartenant aux Religieux de la Mercy, qui sans doute n'auroient pas pû subsister dans un lieu si pauvre que celui-là, s'ils n'avoient eu cette image de la Vierge dont ils recitent les miracles, ce qui attire beaucoup de monde de divers endroits, aussi bien que les Voyageurs, qui y viennent faire leurs dévotions, & laissent beaucoup d'aumônes & de presens aux Religieux pour dire des Messes & prier Dieu pour eux.

Cette dévotion a tellement enrichi ce pauvre Village, que les Religieux ont eu le moyen d'y faire bâtir un Convent, où il y en a tousjours quatre ou cinq qui y sont entretenus.

L'Eglise est fort richement ornée, mais particulièrement le grand Autel, sur lequel est posée cette image de la Vierge dans un Tabernacle, au devant duquel il y a six rideaux de taffetas, de satin & de drap d'or, borde de dentelle d'or.

Cette image est aussi couronnée d'une couronne d'or enrichie de diamans & d'autres pierres précieuses; & il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui pendent devant l'Autel, sans compter les chandeliers d'argent, les encensoirs, les riches daiz, les calices, les habillemens des Prêtres, les ornemens d'Autel, & les Tapisseries qui sont dans la Sacristie de l'Eglise; de sorte que l'on peut bien dire de ce lieu-là, que c'est un grand trésor caché dans les montagnes.

Je fus fort bien reçu par les Religieux qui demeu-

demeurent en ce lieu-là, quoi-qu'ils ne fussent pas de même ordre que moi, & tout le long du jour ils ne firent autre chose que de m'entretenir des miracles de cette image de la Vierge.

Le lendemain je pris la route ordinaire que j'avois quittée, & arrivai au dernier Village de ces Cuchumatlanes, nommé Chautlan, où je demurai le reste de ce jour-là & la nuit suivante, d'où j'écrivis au Prieur de Sacapula pour l'avertir que le jour suivant je passerois chez lui.

Je fus traité fort civilement par les Indiens de Chautlan, où je mangeai d'excellens raisins qui étoient crus sur des treilles, ce qui me fit juger que si l'on vouloit cultiver les vignes en ce pais-là, elles rendroient d'aussi bon vin que sont celles d'Espagne.

On transporte ces raisins jusques à Guatimala où il y a près de quarante lieux, où on les vend par les ruës de la Ville par rareté & par excellence & avec raison: car depuis Mexique jusques à Guatimala, il ne s'en trouve point de si bons que ceux-là.

Le lendemain je me hâtai de partir, afin d'arriver de bonne heure à Sacapula, où j'étois assuré de trouver des Religieux de même ordre que moi, avec qui je pouvois demeurer une semaine entière si je voulois.

Je n'eus pas fait trois lieux que je commençai à découvrir dans un fonds une fort belle & agréable vallée, coupée par une rivière sur laquelle le Soleil donnoit à plomb, & la reverberation de ses rayons qui rejailloit vers les montagnes, faisoit en ce lieu-là une des plus belles perspectives du monde.

Comme je fus descendu de la montagne, je rencontraï le Prieur de Sacapula qui étoit sous une tonnelle sur le bord de la riviere, accompagné de plusieurs Indiens qui m'attendoient pour me recevoir avec un verre de chocolate.

Son abord me surprit & me donna même de l'horreur, lui voyant une loupe qui lui couvroit toute la poitrine, depuis le menton jusques à la ceinture, en sorte qu'il ne pouvoit remuer la tête que pour regarder le Ciel.

Dans l'entretien que j'eus ensuite avec lui, il me dit que cette incommodité lui étoit venue depuis dix ans pour avoir bû de l'eau de la riviere, & que plusieurs autres personnes en étoient aussi incommodées dans le Village.

Cela me donna autant d'aversion pour cette riviere, qu'elle m'avoit plu lorsque j'étois sur la montagne; ce qui fit que je pris résolution de ne demeurer pas si long-tems en ce lieu-là que j'avois crû, de peur que les eaux ne me donnassent une marque qui me durât toute ma vie, comme elles avoient fait au Prieur, qui se nommoit Frere Jean de la Croix Biscayen de naissance, qui étoit un homme cordial, humble, & qui se faisoit aimer également des Espagnols & des Indiens.

Lors que j'arrivai dans le village, je vis plusieurs hommes & femmes qui avoient des loupes à la gorge comme le Prieur; ce qui me fit presque perdre la volonté de boire du Chocolate, ni manger d'aucune chose qui fut apprêtée avec les eaux de ce lieu-là, jusques

à ce que le Prieur m'eût relevé du scrupule où j'étois, en me disant qu'elles ne faisoient de mal qu'à ceux qui les buvoient froides, ce qui me fit résoudre d'y demeurer quatre ou cinq jours, d'autant plus que ce vieux Prieur m'en prioit à toute heure, & qui eût bien voulu que j'eusse toujours demeuré avec lui, me promettant de m'enseigner dans peu de tems à parler de la langue Indienne.

Mais comme il y avoit des affaires de plus grande importance qui m'apelloient à Guatimala, je m'en excusai, & ne demurai que cinq jours en ce lieu-là, où je me divertis assez bien pendant ce temps-là.

Quoi que ce village ne soit pas bien riche, il y a pourtant quelques marchands Indiens qui trafiquent dans le País, & particulièrement à Suchutepeques, qui est le lieu où l'on trouve le plus de cacao, en quoi quelques-uns se sont enrichis.

Il y en a d'autres qui trafiquent de vaisselle de terre qui se fait en ce lieu-là, parce qu'on y trouve de la terre qui y est fort propre.

Mais leur principale marchandise est du sel, qu'ils recueillent le matin sur le bord de la riviere.

Il y fait fort chaud, parce que le village est bâti dans un fonds qui est environné de hautes montagnes de tous côtez.

Entre plusieurs bons fruits qui se trouvent en ce lieu-là, il y croit des dattes qui sont aussi bonnes que celles qui viennent de Barbarie, & il y en a plusieurs arbres dans le jardin du Convent.

Après m'être délassé de la fatigue que j'avois eue à passer les montagnes Cuchumatlan,

nes, je partis de Sacapula pour continuer mon voyage de Guatimala.

De Sacapula j'arrivai à un autre grand village nommé Saint André, qui n'en est éloigné que d'environ six ou sept lieues; mais où il n'y a rien de considérable qu'une grande quantité de coton & de coqs d'Inde, & quelques riches fermes de bétail qui sont fort bien situées, parce que c'est un país tout plat & uni; mais il y a pourtant au bout de cette plaine une montagne qui fait bien de la peine à ceux qui vont à Guatimala.

A S. André je me disposai à faire le lendemain une journée de neuf grandes lieues, pour aller à un grand bourg que quelques-uns appellent Sacapula, & les autres Sainte Marie Zoiaba, où je ne pouvois arriver qu'en passant au-delà de la montagne.

J'écrivis le jour de devant à Zoiaba, comme on a accoutumé de faire en ce lieu-là, afin que l'on envoyât des mulets & des chevaux sur la montagne au devant de moi, & le soir je fus coucher à un Rancho, qui est une cabane bâtie exprès pour les Voyageurs, afin qu'ils s'y reposent lors que la journée est longue, qui est à une lieue de la montagne tout proche d'une rivière, dont le doux murmure accompagné d'un vent frais me firent trouver le repos fort agréable en ce lieu-là.

Le lendemain au matin après avoir pris un verre de chocolate pour me fortifier, & en avoir aussi donné à mes Indiens, je partis pour aller rencontrer cette orgueilleuse montagne, qui pourtant ne me parut pas si difficile que j'avois crû lorsque je l'eus abordé,

dée, les chemins allant toujours en serpentant.

Toutefois plus je montois, & plus j'étois étonné quand je regardois en bas vers la rivière, ces rochers étant capables de faire fremir & trembler les plus hardis.

Les Indiens de Zobaia me rencontrèrent environ le milieu de la montagne, qui m'amenèrent deux mules, l'une pour moi, & l'autre pour porter mon bagage, & l'endroit où ils m'aborderent étoit assez étroit, où le chemin alloit en tournoyant ou en serpentant.

Je descendis à terre en cet endroit-là, pendant que les Indiens s'aidoient les uns aux autres pour décharger ma mule & charger celle qu'on m'avoit amenée pour nous soulager.

La montagne à côté de ce chemin étoit extrêmement rude, où il y avoit un précipice épouvantable d'une lieue de profondeur presque dénuée d'arbres, à la réserve de quelques-uns qui croissoient çà & là fort éloignés les uns des autres.

Le cœur me disoit bien que je ferois mieux d'aller à pied jusqu'à ce que je fusse dans un autre endroit où le chemin fût plus large; mais les Indiens ayant reconnu que j'avois peur me dirent qu'il n'y avoit point de danger, & de plus que la mule qu'ils m'avoient amenée étoit fort sure; & avoit accoutumé d'aller sur cette montagne.